

IXe congrès des sociétés de philosophie de langue française : Aix-en-Provence, 2-5 septembre 1957

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **7 (1957)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IX^e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS DE PHILOSOPHIE DE LANGUE FRANÇAISE

Aix-en-Provence, 2-5 septembre 1957 ¹

En ouvrant le Congrès, qui siégea pendant trois jours sous sa présidence, M. Gaston Berger, membre de l'Institut, évoqua les mémoires de Maurice Blondel, Jacques Paliard et Joseph Segond, en rappelant les inspirations profondes de ces grands philosophes aixois, et en dessinant très finement leurs traits distinctifs.

Le comité, qui avait choisi pour thème : *L'homme et ses œuvres*, s'était adressé, pour plusieurs des séances plénières, à des « spécialistes » éminents en les priant de « témoigner » des expériences qu'ils font dans la réalisation de leur « œuvre » propre.

C'est au philosophe Paul Ricœur qu'avait été confié le soin d'orienter les pensées sur le sens et la portée du thème général. Sa « communication inaugurale » (qui paraîtra dans *Les Etudes philosophiques*) fut singulièrement riche par les distinctions et déterminations qu'il proposa sur l'homme et sur l'homme-philosophe, qui, dans leur condition d'êtres limités, mais sollicités à dépasser sans cesse les limites atteintes, aspirent à l'universel et ne peuvent s'exprimer, dans l'univers du discours, qu'en et par des œuvres finies.

Le directeur de la Compagnie nationale du Rhône, M. Gilbert Tournier, parla de *L'homme et l'œuvre à l'ère des spécialistes*. Comme on le sait, toute une série de travailleurs s'intercalent entre le cerveau du maître et la main de l'exécutant. S'il importe que les ouvriers comprennent l'utilité de l'entreprise à laquelle ils appartiennent (*public relations*, en Amérique), il faut, en outre, que les chefs leur assurent avec discrétion un style de loisirs où les « humanités » trouvent leur juste place. Répondait à des préoccupations du même ordre la communication de M. Arnold Reymond (malheureusement empêché de venir à Aix) : *A l'époque actuelle est-il possible d'humaniser la technique et de quelle façon ?* — M. Roger Leenhardt caractérisa

¹ *L'homme et ses œuvres* (Actes du IX^e Congrès des Sociétés de philosophie de langue française. Paris, Presses universitaires de France, 1957.)

L'ambiguïté du cinéma, et l'on put voir le film fascinant de M. Clouzot : *Le Mystère Picasso*. — Dans *L'homme et la société*, M. Armand Cuvillier montra que la société apparaît tout d'abord sous l'aspect d'un pur donné avec lequel l'homme doit compter ; la sociologie n'a-t-elle pas été définie « la science des institutions » ? Celles-ci sont alors considérées comme des réalités « fixées ». Mais les institutions sont vivantes, elles changent sans cesse ; dès lors, la société est en partie faite par les hommes. — *La mission humaine du chirurgien*, tel est le caractère de sa profession sur lequel s'exprima un grand opérateur, le professeur de Verjenoul, de Marseille. Si, pour accomplir l'œuvre de sa main, le chirurgien prend appui sur l'esprit et sur les sciences que celui-ci crée, il doit, par une sympathie très intuitive, comprendre et traiter l'homme malade ou blessé, qui, au seuil de la mort, peut-être, ou dans sa crainte, lui demande protection et secours. — D'après M. Paul Chauchard, directeur adjoint à l'École des Hautes Etudes, examinant les *Aspects neurobiologiques de l'activité créatrice*, le monde nous présente deux sortes d'activité créatrice : le pouvoir inventif de la matière vivante qui crée des formes, aboutissant à l'organe, et la véritable invention où l'esprit se manifeste sur le plan de l'idée ou sur celui de la technique produisant des outils. Le biologiste, qui doit se refuser à expliquer le moins par le plus, considère que l'acte humain créateur est une fonction cérébrale liée aux propriétés de la matière vivante comme l'invention organique inconsciente. — Dans un *symposium* sur l'art, M. Etienne Gilson distingua : *Peinture et imagerie*. Toute imagerie — religieuse, politique, commerciale, pédagogique — n'a-t-elle pas pour intention d'imiter ? La peinture classique, elle, a voulu pratiquer à la fois imagerie et peinture, ce qui n'a pas manqué de créer des embarras. — Pour M. Jean-Louis Ferrier, dont la communication a pour titre : *De la peinture spécifique*, c'est à l'opposition de la figuration et de la non-figuration que se ramène la querelle de la création plastique contemporaine. La couleur, autrefois médiate, devient le « matériau immédiat » de l'art moderne ; mais la lumière y est aussi nécessaire ; or, lumière et couleur ne sont jamais fondamentalement qu'un rapport sans cesse changeant ; d'ailleurs, elles ne sauraient, à elles deux, avoir de sens que si elles figurent une forme. — Aucun critère d'ordre biologique ne permettant de déterminer l'apparition de l'homme, c'est dans *L'œuvre réfléchie* que M. l'abbé Lavocat discerne le *témoignage fondamental de l'entrée en scène de l'humanité dans le monde*. — M. L.-R. Nougier, dans un exposé captivant, m'a-t-on dit (j'ai le regret de ne l'avoir pas entendu), brossa une fresque : *De Ternifine-Palikao à Lascaux : un million d'années de création humaine*. (Combien les 4000 années d'autrefois se sont allongées !) — M. Etienne Wolff fit part à ses très nombreux auditeurs de ses

Impressions sur la recherche expérimentale en biologie en un exposé des plus instructif et grâce à des clichés révélateurs. — Auteur d'une thèse, parue en 1957, sur le fondateur du positivisme français, M. Paul Arbousse-Bastide consacra une séance à la commémoration du centenaire de la mort d'Auguste Comte. — M. Lucien Goldmann traita de *La nature de l'œuvre*. Cas particulier et privilégié du comportement humain, lequel porte ou directement sur la nature et indirectement sur les relations interhumaines, ou l'inverse, l'œuvre — qu'elle soit scientifique, artistique, littéraire, sociale, etc. — est en même temps profondément sociale et hautement individuelle. Quant à la pensée philosophique, elle semble à M. Goldmann arrivée au point où elle ne peut prendre conscience de la condition humaine que dans la mesure où, sans renoncer à son indépendance et à sa rigueur, elle abandonne toute prétention d'autonomie propre.

Telles ont été, résumées très brièvement, les communications variées qu'ont entendues les philosophes assemblés dans les séances plénières. N'a-t-il pas été bon pour eux — les philosophes sont souvent en danger de réduire leur quête à une « spécialité » comme une autre ! — de s'associer par la pensée et par le cœur aux efforts d'hommes qui consacrent leurs vies à des « œuvres » différentes de « l'œuvre philosophique », sans doute, mais toutes nécessaires ?

Une centaine de communications furent présentées dans les séances de sections, dont six (voire sept) étaient tenues en même temps. On me pardonnera, je l'espère, si je me résigne à supprimer ce que j'avais voulu en dire.

A la séance de clôture, on a beaucoup admiré la manière dont M. Marcel Barzin, président de la Fédération internationale des Sociétés de philosophie, rendait compte des travaux qui — suivis de discussions, souvent écourtées, faute de temps — resteraient soumis aux méditations de chacun.

Que la rédaction de la Revue, qui a dû me mesurer la place, veuille bien m'accorder encore deux lignes, et je remercierai chaleureusement le président du Congrès, son comité et les autorités, de l'accueil cordial et généreux qu'ils nous ont fait à Aix-en-Provence.

HENRI REVERDIN.